Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
							✓															

ALBERT LOZEAU

BILLETS DU SOIR

(TROISIÈME SÉRIE)



IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
MONTRÉAL

1918

Cher Lozeau,

Albert

À Monsieur

A. D. De Celles,

Respectueux

hommage.

Albert Lozeau.

9 novembre 1915.

Billets du soir

Du même auteur :

POÉSIE

PROSE

(Les deux premières séries sont épuisées).

1 vol.
1 vol.
1 vol.

1 vol.
1 vol.
1 vol.

ALBERT LOZEAU

BILLETS DU SOIR

(Troisième série)



IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
MONTRÉAL
1918

A MES CAMARADES "BILLETTISTES"

DU

DEVOIR

j'offre en hommage ce petit volume.

A. L.

L'Auteur

Quand il a publié un livre, il songe naturellement à s'en débarrasser. Il surveille l'offre et stimule la demande; il se fait commerçant. Il trouve que la vente ne marche jamais assez vite. Il pousserait ses livres à coups de pied dans les librairies, et les lancerait en paquets par la fenêtre, dans les bras des passants, en échange du prix marqué, bien entendu. Il n'en peut contempler les piles sans impatience, son rêve constant est de les voir diminuer, se disperser, disparaître...

Un jour se passe-t-il sans apporter une commande, il est désespéré. Sa réputation baisse; on l'oublie, et l'oubli, vous le savez, est le plus grand des maux. A moins qu'on le dédaigne... Son œuvre, qu'il examine pour trouver la cause de ce délaissement passager, lui paraît faible; que de pages il retrancherait, que d'autres il remanierait ! Une virgule épointée lui semble obscurcir le sens de tout un passage; il entend la critique le railler et le public le traiter d'imbécile ! Il voit tout en noir; son livre va moisir sur ses tablettes, il en sera pour ses frais, et c'est

peut-être juste. Dieu ! qu'il est triste, l'auteur abandonné. Il maudit la littérature et se jure de ne plus toucher une plume sa vie durant; il compose même sur le sujet une élégie à la Gilbert qu'il ne fera jamais imprimer.

Le lendemain, il reçoit beaucoup de lettres; les commandes affluent. Il est gai, tontaine, tonton, et voit, à mesure que s'épuise son approvisionnement, monter, landerirette, son compte de banque ! Il ne sera pas riche, non; mais il pourra encore une fois emplir ses armoires avec un autre livre, quelque chose de neuf et d'excellent ! Hélas ! le meilleur des ouvrages est toujours celui qu'on se promet d'écrire. Donc, il n'est pas si bête qu'il le pensait ingénuement; on songe encore à lui, et à tel point qu'il se demande avec une joyeuse inquiétude s'il pourra satisfaire l'avidité surprenante des lecteurs. Il est content, il exagère. Il s'imagine corrigeant les épreuves d'une deuxième édition considérablement augmentée, et toute vendue d'avance. Il est heureux, laissez-le faire, — il est heureux, jusqu'à la dépression prochaine...

La Montagne

Je t'admire, verte montagne,
Plus que tout somptueux jardin
De Perse, de France ou d'Espagne,
O Paradis du citadin !

Ta masse à la ligne onduleuse
Se découpe sur fond d'azur,
Et dans la ville populeuse
Offre au rêve un asile sûr.

Bien avant les feuilles venues,
Par les vents encor violents,
Vers toi s'avancent dans les nues
Les corneilles, par groupes lents.

En battant lourdement des ailes,
Elles descendent dans tes bois,
Croassant au soleil, fidèles
A leur retraite d'autrefois.

De jour en jour ta couleur change,
La cime des arbres rougit,
Puis un matin, comme une frange,
La verdure neuve surgit.

Quels tons clairs, délicats et tendres
Diversifient ta frondaison,
Le long des routes en méandres,
Des chemins bordés de gazon !

Sous les branches chantent des sources;
Les oiseaux bâtissent leurs nids
Après de longues, longues courses
Dans le bleu des cieux infinis.

Le chêne étale son ombrage,
Royalement, avec orgueil;
Dans l'épaisseur de son feuillage
On voit fuir l'agile écureuil.

Les sveltes bouleaux à l'écorce
Brune qu'entoure un cercle blanc,
Déjà fiers de leur jeune force,
Font de la lumière en tremblant.

Et tous sont vraiment admirables,
Sombres, clairs, grands, petits, moyens !
Mais les plus beaux sont les érables :
Vous avez bon goût, Canadiens !

Ceux-là prodiguent leur richesse,
Car toute la splendeur des ors
Et des rouges est en promesse
Dans leurs rameaux souples et forts.

Quand octobre lève sa brume, —
Voile par la nuit déployé, —
Voyez l'érable qui s'allume,
Voyez l'érable flamboyer !

Il éclate en mille féeries
Au premier rayon de soleil, —
Vif châtoiement de pierreries
Dans le matin frais et vermeil !...

Et la montagne a ses fougères
Qui croissent à l'ombre, ses fleurs
Sauvages, ses mousses légères,
Ses herbes de toutes couleurs.

Dans sa vieille terre française
On creuse un lit aux trépassés,
Pour qu'ils puissent dormir à l'aise,
Au bruit des prières bercés.

Ainsi, la montagne partage
Sa paix à l'un et l'autre sort :
Ses versants étant l'héritage,
L'un, du vivant, l'autre, du mort.

Deux Odeurs

Oh ! la bonne pluie fraîche, les grosses gouttes s'écrasant par millions et millions, comme de l'argent liquide qui sautille sur le pavé miroitant ! — soupirais-je en humant l'arome délicieux d'une boulangerie proche...

L'odeur du sol mouillé et l'odeur du pain chaud ont toujours été mes parfums préférés.

Si l'odeur du pain ne manque pas de déterminer en moi des sensations tout à fait matérielles, l'odeur de l'eau spiritualise mes appétits, et les rend aussi légers que ces menues vapeurs que le soleil aspire des flaques minces et lumineuses.

Quand on hume l'odeur riche du pain, on voit le pain fumant au sortir du four rouge, le pain à la mie élastique et blanche, à la croute souple et dorée qui garde encore autour d'elle, poudre immaculée, un duvet de farine.

Mais quand on respire l'odeur de l'eau claire, la narine grande ouverte, on ne voit rien, il semble que l'on se baigne dans l'odeur même, pareille à la fontaine

de jouvence, qui rajeunit, et que les idées se dégagent du cerveau pour monter, monter infiniment dans l'espace bleu, vaporisées et couleur d'arc-en-ciel !

On n'a pas le goût de boire cette eau cristalline, cette eau si pure, si belle et si fraîche, comme on éprouve le désir de mordre à ce pain, à cause de son odeur.

Dans la hiérarchie des choses, l'eau occupe un rang supérieur au pain, comme elle lui est antérieure. « Et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux », nous raconte la Bible, au premier jour de la création.

Quand il pleut, ce que j'aspire avec délices est peut-être l'odeur retenue et persistante de l'eau antique, de l'eau première, de l'eau toujours pareille à elle-même, qui tombe, depuis des siècles et des siècles, imprégnant la terre, depuis qu'elle tombe, de son parfum vénérable, unique, universel !

Aussi l'effluve s'en dégageant n'intéresse-t-il que l'âme, qui, semblable à quelque oiseau nocturne éveillé par la lune, remonte et plane sur le passé brumeux des âges inconnus.

Vive l'eau ! et gloire éternelle au pain quotidien, force des corps, — au pain qui sent aussi bon que l'eau, et dont la farine auguste compose le petit soleil blanc de l'hostie sur les autels chrétiens !

« *Latoune* » [1]

Au *Devoir*, j'ai un ami qui me communique toutes les dépêches importantes à mesure qu'elles arrivent. Je dois ce privilège à ma nombreuse et charmante collaboration. Avant que le public en ait connaissance, je sais les entrevues des souverains, les catastrophes survenues au moment d'aller sous presse, les déclarations de guerre et les propositions de paix unverselle. Je me réserve les primeurs saillantes, que je traduis mot à mot et qui constituent, presque toujours, la matière de mes articles, — je l'avoue honnêtement.

Or, qu'ai-je appris, par fil spécial, la nuit dernière, à trois heures cinquante-sept minutes, exactement ?

Que la poupée de ma petite cousine, baptisée Estelle, il n'y a pas un an, répond, aujourd'hui, au nom baroque de *Latoune !* Latoune, vous avez bien lu, et c'est tel que je vous le dis. Vous m'en voyez très affligé...

D'où cette appellation lui est-elle venue ? Elle n'est certes pas une corrup-

[1] Cf. 1ère et 2ème séries.

tion de son vrai nom; *oune* et *elle* ne riment guère, du moins à mes oreilles; Latoune n'est pas plus court qu'Estelle, qui rend un son autrement distingué. D'autre part, sa mère ne saurait être tenue responsable de cette substitution malheureuse, elle qui a du goût et de l'esprit. Je m'y perds.

Estelle a dû sortir trop jeune et fréquenter des camarades d'éducation vulgaire. La trouvant un peu forte, — elle pèse déjà 45 livres, — ses compagnes ont jugé à propos de lui donner un beau nom lourd plus en rapport avec son physique. Estelle, incapable encore d'en sentir le ridicule, a, je le suppose, accepté cela sans rien dire.

Songez-vous à l'humiliation qu'elle en éprouvera plus tard, — car ce nom lui restera, j'en suis sûr, — devant les jeunes gens que son charme aura séduits, et que réjouira la grasse harmonie de *Latoune* ? Elle en perdra peut-être plusieurs bons partis.

Essayez donc de faire oublier un nom porté pendant une vingtaine d'années : la vie y passerait sans en laver les lettres; il est inscrit à votre front et même la couronne de fleurs d'oranger ne le pourrait cacher !

Pauvre Estelle, comme Latoune te fera souffrir !

Tintamarre Dominical

Quand il fait beau, le dimanche après-midi serait tolérable à la ville, sans le fracas énervant des automobiles et des tramways. Voilà des engins auxquels il faudrait appliquer d'énergiques sourdines. La voix rauque de la ferraille semble aboyer de toutes ses forces contre le silence, et le petit bruit si doux du vent dans les feuilles. Presque sans un moment de répit, le vacarme succède au tintamarre, et les roues grincent sur les rails, et les trompes beuglent, et les [illegible]ches d'alarme sonnent, et les mai[illegible] tremblent.

On dirait qu'une guêpe cyclopéenne bourdonne dans la pensée et l'étourdit de son vol sonore. C'est la guerre entre la matière et l'esprit, l'écrasement final du rêve par la machine grossière et forte. Et cela se passe sous un ciel d'un bleu paisible et pur, comme on en voit un pareil dans les anciens tableaux où monte la sainte Vierge couronnée d'anges blancs, un ciel rempli de frais silence, où le nuage et la fumée n'ont pas mis la moindre tache.

L'asphalte frémit, le sol trépide, les vitres vibrent : le Progrès roule violem-

ment en ébranlant les vieilles choses et troublant les âmes tranquilles.

Et je songe au jour béni où quelque inventeur génial abolira ce concert exaspérant, où des roues en caoutchouc tourneront sur des « lices » en caoutchouc, le long des rues en caoutchouc aussi.

Quant à la trompe fatidique, je propose qu'on l'attache dès maintenant au nez des automobilistes, en ayant soin de l'obstruer au préalable d'un éternel tampon d'ouate.

II

Heureux ceux-là qui vont à la campagne, s'ils savent comprendre la nature, en lisant, dans le texte même, ce grand livre ouvert à tous; s'ils savent rêver à l'ombre des vieux arbres toujours jeunes, et regarder, la nuit venue, les étoiles frémir au ciel immense et trembler dans l'eau !

Quand on passe dix mois de l'année à ne voir le firmament que par morceaux, il doit être bon d'embrasser du regard assez d'étendue bleue pour avoir une idée moins imprécise de l'infini, autant que le permet la faiblesse de l'œil et de l'esprit humains.

Ah ! les maisons alignant injurieusement leurs murs ternes devant la splen-

deur du soleil, et les poteaux ineptes bloquant les perspectives et coupant l'azur en menues tranches de leurs longs fils raides ! Ah ! les tramways, les autos, les camions, l'asphalte sonore et brûlant, ah ! tout !...

Oui, tout est détestable à la ville, hormis certaines gens, les arbres, les hirondelles, quelques couchers de soleil et beaucoup de clairs de lune. Le reste n'est que chaleur, poussière et fumée.

Si j'étais puissant, je détruirais les villes au moyen d'une machine infernale, après en avoir fait sortir les êtres vivants honorables, et je mettrais des campagnes à la place. Les rivières manquant, j'ordonnerais — quand on est riche, on peut commander — que l'on construisît des « embranchements » et que l'on creusât des lacs profonds.

Sans doute, une telle entreprise demanderait du temps et de l'argent, mais je crois que, menée à bien, le monde y gagnerait en fraîcheur d'âme et de corps.

Où donc es-tu, simplicité de la vie primitive ? Beauté des libres horizons, on ne te trouve qu'après des heures de chemin de fer, et encore le panache fumeux des trains te salit !

O Progrès, que de laideurs on doit à ton nom !

Sous les Pommiers

Après souper, je m'installai sur le balcon pour voir passer les gens. Comme le spectacle, toujours pareil, offrait peu d'intérêt, je ne tardai pas à m'endormir. Les étoiles commençaient à pointer.

Je fis un rêve presque pastoral. Je marchais dans un pays couvert de pommiers. Il n'y avait que des pommiers lourds de fruits juteux.

Des brebis broutaient l'herbe verte, et c'était à l'aurore du jour. L'air sentait les pommes mûres. J'étais seul et je regardais le ciel entre les branches prospères. Il était rose d'un côté, bleu de l'autre, comme sur les cartes postales. Je flânais délicieusement, en écrasant, parfois, une pomme tombée. Pris de lassitude douce, je m'assoupis au pied d'un arbre, sous le regard tranquille d'une brebis blanche et noire. Dans mon sommeil parut un berger qui me parla familièrement.

— Que fais-tu ici, toi qui n'as pas l'air des habitants du pays ?

— Je me repose. J'aimerais bien vivre avec les moutons qui broutent sous les pommiers !

— D'où viens-tu ?

— De la ville brutale où le rêve agonise. Je suis venu me retremper ici, dans la vraie nature, en compagnie des arbres et des animaux. Je m'en retournerai tout à l'heure, berger, pour souffrir.

— A quoi t'occupes-tu ?

— A pétrir des poèmes avec mon sang, plus rouge que les pommes des pommiers. Ce n'est pas un métier, ça !... Je suis malheureux !...

Et je me mis à brailler comme un veau, à brailler si fort que les pommiers ébranlés en perdaient leurs pommes ! Le berger, ému, me dit :

— Soyons frères. Je te donne la moitié de mon troupeau. Tu verras ma fille, qui est belle. Elle te consolera. Justement la voici qui vient.

Je n'avais jamais vu d'aussi jolie fille. Le berger la serra sur son cœur en lui murmurant :

— Embrasse le monsieur, car il a bien du chagrin.

La charmante fille m'entoura le cou de ses bras frais, longuement, longuement...

Pour ne pas franchir les limites que trace la vertu autour de nos désirs, je m'éveillai dans mon rêve.

Sous les pommiers aux branches penchantes, midi jetait des poi es d'or

en poussière. Les oiseaux chantaient et les brebis broutaient toujours. Regrettant ma vision, j'étendis mes membres sur l'herbe moelleuse, et je me préparais à me rendormir, quand je fus violemment secoué. Et j'entendis, comme venue de très loin, une voix forte qui criait :

— Rentre donc te coucher, tu vas prendre le serein !

. . . .

Le seul vrai baiser que j'aie goûté me fut donné en rêve, sous les pommiers de songe.

Les Hirondelles

Les oiseaux ont-ils une âme ? J'aimerais qu'ils eussent une âme, je m'expliquerais mieux alors leur obscure destinée, — leurs souffrances récompensées ailleurs, dans quelque paradis particulier où pullulent les insectes rares et beaux, et que les élus aux ailes agiles rempliraient de chants à la gloire de Dieu.

J'ai vu des hirondelles construire leur nid, couver patiemment au fond d'une boîte étroite par des jours torrides, je les ai vues nourrir — ou gaver — leur progéniture, faisant, pour contenter d'insatiables appétits, des centaines de voyages; je les ai vues enseigner à leurs nouveau-nés l'art merveilleux du vol, avec des cris presque humains, des tendresses alarmées des attentions minutieuses, des joies dont frémissait tout leur corps de plume; je les ai vues ramener leurs petits à la maison natale, au soleil couchant, et leur parler, et leur dire de ne plus sortir, et rester auprès d'eux quelque temps, les caressant des yeux et du bec, et s'éloigner pour la nuit, pendant que de fines têtes bleues, un peu penchées,

regardaient, dociles, mais avec de fous désirs de les suivre, monter en plein azur, rapides, le père et la mère. Et la porte ronde devenait insensiblement un trou noir d'où s'échappaient des gazouillements, et c'était le silence et le sommeil pour jusqu'à l'aube prochaine.

Les petites hirondelles ignorent le danger, comme des enfants qu'elles sont. Mais que de craintes torturent le cœur des vieux, depuis la minute solennelle où l'oiseau sort de l'œuf jusqu'au moment de l'envol éperdu, de l'essor enivré dans l'immense espace ! Il n'est plus d'instant sans angoisse ni fatigue : il faut chasser la mouche minuscule et, plus tard, l'énorme libellule, en veillant à sa sécurité, — parfois une pierre peut vous atteindre; — il faut dérouter les autres hirondelles que votre proie allèche, rentrer au nid souvent avec ruse, distribuer la nourriture, et ressortir, haletante, le bec large ouvert, et repartir !

Déjà, les petits se pourvoient à eux-mêmes; ils gobent des mouches avec frénésie, ils gobent, ils gobent ! Ils iront aussi se coucher dehors, dans les arbres. A mesure qu'ils croissent en force, en expérience, pauvres parents, ils se détachent de vous ! La vie est ainsi faite.

Les oiseaux ressemblent tellement aux hommes qu'ils doivent avoir une âme...

Fin d'été

Août donne le désir et l'espérance de septembre. Sa chaleur raisonnable, sa profonde lumière, ses soirs moins longs, ses fraîches nuits, tout indique que les jours s'acheminent lentement vers l'automne, et marcheront bientôt sur les feuilles mortes.

Le soleil enveloppe la terre d'une clarté plus fine, et les arbres vert foncé se détachent sur l'horizon en lignes nettes, comme gravés à même le ciel. De grands nuages blancs animent l'espace où se creusent des golfes d'azur aux berges neigeuses; des pigeons traversent ce paysage aérien et tournoient sur cette eau bleue dont la masse se forme et se déforme indéfiniment.

Lumière dans les yeux ! Lumière dans le cœur ! Le regard monte vers l'infini, et l'infini descend dans l'âme ! L'étendue est si vaste que toute la pensée de Dieu paraît rayonner sur le monde ! Tout semble s'élancer en une aspiration universelle, et, seul, un pétale de rose que la brise a blessé choit légèrement sur le sol humide.

Sans le bruit intermittent du travail nécessaire et les appels des oiseaux, ce serait le triomphe du silence lumineux et de la prière muette, de l'admiration et du recueillement. Ce triomphe éclatera bientôt sur la montagne, qu'habite la paix souveraine, où vont rêver les hommes las de la vie ardente et les amants fatigués par l'amour importun !

Quelques heures encore, des heures plus courtes que celles que mesurent les horloges, et la féerie commencera, — quand le mois d'août, en un dernier soupir d'azur, rendra son âme à la nature, son âme pleine de nuages et d'étoiles !...

Bibittes

L'autre jour, je me promenais dans un champ de patates, — je m'y promenais en esprit : ça coûte moins cher, ça va plus vite et, la course terminée, je n'ai pas l'ennui de m'engueuler avec le cocher.

Si je savais le nom dont les savants baptisent les bibittes à patate, je vous l'apprendrais. J'en rencontrai deux de sexe contraire, — je vous demande pardon du détail, mais il s'impose. Les bêtes parlaient, comme dans La Fontaine, et tout comme elles parlent aujourd'hui. La bibitte supérieure disait (je veux dire la bibitte masculine) :

— Comment se porte madame votre mère ?

— Elle est morte, je vous remercie..

— Et la vôtre, monsieur ?

— Elle est morte aussi.

— Grand bien lui fasse.

Et autres aménités en cours dans les salons où l'on jacasse, — je ne dis pas où l'on cause.

Je passe sous silence beaucoup d'autres choses entendues, étant un homme bien élevé.

Je me suis toujours senti à l'aise parmi les vraies bêtes. Je marchais d'un bout à l'autre du champ, avec cette impression que j'étais chez moi, et que je ne gênais personne. Le fait est que les bibittes se contaient joliment fleurette. On a beau vivre aux dépens d'un légume, à quelques pouces de terre, on n'en a pas moins ses petits sentiments.

Le ciel était très beau; le vent suspendu ne bougeait guère. L'heure n'était pas solennelle, elle n'était pas auguste, mais elle aurait pu devenir nuptiale sans une bande de moineaux qui, s'abattant avec bruit dans le champ de patates, dévastèrent la tribu des bibittes et gobèrent les deux amoureux.

Ainsi finirent les bibittes. Si l'on assure que les petites bêtes ne mangent pas les grosses, — et c'est un fait quotidiennement prouvé, — elles les intéressent tout de même.

Célibataire malgré lui

Quand donc ai-je refusé de me marier? protestait noblement un de mes vieux amis; mais je ne demande qu'à l'être! Aussi cette taxe sur les célibataires forcés me jette-t-elle en des fureurs anarchiques!

— Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice! (*Chénïer*).

— Moque-toi si tu veux, mais écoute mon histoire et tu me diras ensuite si je mérite le châtiment infligé à ma bourse de vieux garçon, sous forme de loi injuste, inique, aveugle, qui frappe l'innocent comme le coupable, l'égoïsme comme l'abnégation!

— Parle, martyr, je t'écoute!

* * *

— Elle était blonde comme les blés; ses yeux réfléchissaient le plus clair azur; elle avait seize ans...

— O Roméo, l'âge de Juliette! (*Musset*).

— Et moi dix-huit. Je l'adorais, elle m'aimait aussi. Jours heureux! Mes-

sager dans une imprimerie, je gagnais alors quatre piastres par semaine, et je me croyais riche. J'allais la voir assidument. Tout marchait à merveille. Le père, devinant mes intentions trop voyantes, je suppose, me prit à part et me conseilla d'attendre que mon salaire fût augmenté avant de songer au mariage. J'attendis. En attendant, les rivaux augmentèrent plus vite que mon salaire, et ma dulcinée se maria. C'était son nom et son droit; nous n'avions échangé aucune promesse. J'en ressentis une peine affreuse. Rien ne me consolait. Je me promenais dans la montagne seul avec mon chagrin, en rimant de vagues élégies. Sans l'avoir jamais su, Maria fut le premier démon qui m'inspira des vers. (*Boileau*).

* * *

Ce chagrin dura jusqu'à l'hiver suivant. Un soir, à la patinoire, je fis la connaissance d'une brune superbe aux grands yeux sombres. Je me renflammai. Je la chantai en alexandrins ardents et l'accompagnai partout dans les soirées, les bals, les thés, au théâtre. Je paraissais lui plaire. A ce régime d'amusements nocturnes et continuels, je me fatiguai et me mis à maigrir. J'en vins

à refuser parfois de la suivre; elle finit par trouver mes raisons mauvaises, m'accusa de fréquenter en cachette d'autres jeunes filles, fut jalouse, acariâtre, insupportable. Je le lui fis remarquer; elle me congédia.

* * *

J'eus encore de la peine, mais moins que la première fois. Quelques mois après cette rupture, je rencontrai, à la campagne, la plus jolie châtaine, aux yeux gris comme ces ciels légèrement embrumés des matins d'automne. Nous fûmes vite bons amis. Je lui dédiai des vers qu'elle trouva charmants, sa mère aussi. Nous nagions en plein bonheur, jusqu'à ce que la mère s'avisât de s'imaginer que je sentais la boisson ! Je changeai de parfum. Peine perdue. L'odeur persistait, et la mère réussit à faire partager son... sentiment à ma bien-aimée, qui m'éconduisit avec dégoût...

* * *

C'en était trop; je tombai dans le plus profond désespoir. Pour me distraire, je mis un peu d'ordre dans mes poésies, et j'en publiai un choix intitulé « L'Amant solitaire ». Ce petit livre eut un vif

succès auprès des vieilles filles et de quelques jeunes, et me consola de mes infortunes amoureuses. Je reçus des lettres de femmes, d'une, entre autres, qui désirait me voir pour causer littérature et me soumettre quelques-uns de ses vers. Je la vis. Ils n'étaient pas fameux, ses vers, mais, elle, était délicieuse ! J'allai chez elle, et, naturellement, je l'aimai. Je lui fis part de mes intentions. Elle parla à son père, qui me déclara nettement que les poètes ne lui semblaient pas être des gens sérieux, capables de se conduire comme tout le monde dans la vie. Rien ne put le fléchir, ni mes protestations, ni les larmes de mon amie. « Je défends le bonheur de ma fille ! » s'écria-t-il. Je dus me retirer.

* * *

Maudite littérature ! Je brûlai tous mes livres, à l'exception des œuvres de Fabre, et me livrai à l'entomologie. Je parcourus les champs, à la recherche des petites bêtes. Un jour, assise parmi les marguerites, j'aperçus une jeune femme qui me regardait avec sympathie. Elle demanda à voir mes insectes, et nous causâmes. C'était une veuve riche et consolée, qui, devinant ma tristesse, s'offrit gentiment à la soulager. Elle me

parut intelligente et bonne. Je la retrouvai souvent et m'y attachai. Elle ne faisait pas de vers, celle-là, mais elle lisait des romans où il était question d'un amour éternel, d'une fidélité à toute épreuve. Elle tenait pour la constance jusqu'à la mort. J'étais son homme car, en désespoir de cause, je ne demandais pas mieux que de réaliser son idéal. Elle ne dit pas non. Cette fois, j'avançais à bon train vers le mariage tant souhaité. Mais ne voilà-t-il pas que *L'Amant solitaire* lui tombe sous la main ! L'effet fut déplorable ! ma constance ne lui sembla plus solide ni ma fidélité assurée ! Elle trouvait que je passais trop vite de la blonde à la brune, et de la brune aux autres ! J'eus beau lui expliquer, en menteur éhonté, que c'était pour la rime, que tous les vers s'adressaient à elle par anticipation, qu'ignorant les couleurs de ma bien-aimée future, je les avais toutes employées pour avoir la chance qu'au moins une lui convînt, elle ne voulut pas me croire. Je la perdis comme les autres. Pour la cinquième fois, mon rêve s'écroulait, et je n'eus plus le courage de le rebâtir !

* * *

Eh bien ! la main sur ce cœur qui a tant souffert, je proteste contre l'injus-

tice d'une pareille loi ! N'ai-je pas fait preuve de bonne volonté ? Dussé-je pourrir sur la paille classique d'un humide cachot, dévoré par mes propres vers, je ne paierai pas ! conclut mon ami.

— Espère, lui répondis-je; une sixième aura sans doute pitié de toi...

Femmes et chiens

J'ai vu, l'autre jour, une dame pesant deux cent cinquante livres, poids brut, menant gravement en laisse un embryon de chien que *j'évalue* à deux livres net, — j'entends le chien tout nu, le collier et la boucle de ruban ôtés, comme dirait Victor Hugo.

Moi qui d'ordinaire n'ai pas pour un sou d'esprit d'observation, j'ai pourtant remarqué la chose et m'en suis fort amusé. La disproportion des deux êtres ambulants était flagrante, vous n'en disconviendrez point. Ne l'eût-elle pas été, je me serais encore demandé pourquoi les femmes traînent à leurs jupes un minuscule quadrupède presque toujours récalcitrant...

J'avoue que je ne trouve rien d'aussi beau qu'une belle femme, et que ce goût date de ma toute petite enfance. J'estime aussi beaucoup le chien, noble animal, — au moins autant que le cheval, — soumis, dévoué, etc.; mais j'aime ces créatures séparément, l'une et l'autre, et non l'une suivant l'autre, ou avec l'autre. En un mot, le chien me gâte la fem-

me, sans que la femme rehausse à mes yeux le prestige du chien.

On raconte qu'un jour, à Paris, un original se fit accompagner par un veau. Les deux faisaient la paire. C'était charmant. Du reste, le veau suivait volontairement son... maître, — il était dressé, je suppose, — et même, parfois, le précédait. Les badauds trouvaient le spectacle plaisant, et donnaient au doux animal l'illusion d'être avec les siens en bêlant avec lui. Je n'ai pas ouï dire que l'incident se fût renouvelé; sans doute, la police l'eût empêché.

Chez nous, toutes les femmes peuvent avoir un chien à leurs trousses, — de moindre conséquence, à l'heure actuelle, que le veau, hors de prix, — sans causer de rassemblement, et sans inciter le moins du monde les sergents de ville à ramener les promeneuses au sentiment du bon goût.

Les vrais chiens sont les chiens libres, que retiennent les liens d'affection; ils ne se laissent pas traîner au bout d'une chaîne comme ces avortons, ces raccourcis de chiens, veules, peureux, douillets et féminâtres ! Les sales bêtes !

Et les vraies femmes, quand elles ont des chiens, ont de vrais chiens qui gambadent et observent des distances res-

pectueuses, des chiens qui ne se fourrent pas le nez où ils n'ont que faire, et, surtout, des chiens qu'elles laissent à la maison.

De cette façon, quand on les voit passer, on ne regarde qu'elles, — elles, sans rien qui nous en distraie, elles, sans partage, — elles, sans le chien !

Mon jardin

Mon petit jardin suspendu
N'eût pas ébloui Babylone,
Il n'est pas d'un mille étendu,
Il n'a ni jeu d'eau, ni colonne.

Il est en boîtes, sur le toit,
Mais dans une terre authentique;
La plante y poussant à l'étroit
N'est point pour cela chimérique.

Il y vient des papillons bruns,
Des guêpes et des sauterelles,
Des bourdons chercheurs de parfums,
Des abeilles, des coccinelles.

On y voit des calices blancs,
Rouges, bleus, mauves, jaunes, roses,
Aux tons pâles ou violents,
Droits, penchés, dans toutes les poses.

Certains, l'air cérémonieux,
Sur leurs tiges se tiennent roides;
Ceux-là, s'ils conversent entre eux,
N'échangent que des phrases froides.

D'autres, avec plus d'abandon,
Humblement inclinent leur grâce,
Comme pour en faire le don
A la moindre brise qui passe.

Voici, d'un beau ton de carmin,
Des géraniums à l'arome
Si pénétrant que votre main
Rien qu'à les toucher s'en embaume.

Le pourpier au vif coloris
Mêle ses couleurs en bordure;
Plus qu'un autre de faste épris,
Il rutile dans la verdure.

Voici l'aster échevelé,
Parent pauvre du chrysantème,
Dont le fin pétale bouclé
Le coiffe mieux qu'un diadème.

Voici d'éclatants zinnias
Profusément serrés en groupes;
Puis de neigeux pétunias
Dont les fleurs frêles sont des coupes.

Et lorsque vous vous promenez
En respirant leur petite âme,
Vous pouvez les cueillir : tenez,
Je vous en offre une, madame !

S'il n'est pas riche, il est serein
Ce jardin en miniature,
Et dans un espace restreint
Représente un peu de nature.

Sans jamais oublier, le soir
Je répands en millionnaire
L'eau fraîche d'un vaste arrosoir
Donnant une averse ordinaire.

Alors, il s'élève une odeur
Invraisemblablement exquise,
Perdue en l'excessive ardeur
Et grâce à l'onde reconquise.

J'admets qu'il manque à mon jardin
Des arbres, des routes sableuses,
Des chalets, un paon, même un daim,—
Bien d'autres beautés merveilleuses !

Et j'en suis parfois attristé;
Mais enfin — la chose est certaine :
On ne pourrait pas transplanter
Sur mon toit le parc Lafontaine !

Précoce manie

J'ai enfin reçu des nouvelles de ma petite cousine. Son orthographe a fait des progrès inouïs : n'écrit-elle pas *c'en dessus dessous* comme Faguet ? Elle sera de l'Académie.

En attendant, elle me demande un poème pour célébrer l'anniversaire d'une de ses poupées, — ou tout au moins un acrostiche. Ma petite cousine grandit trop vite; je n'écrirai ni l'un ni l'autre.

Que lui répondrai-je ? Vais-je lui conseiller de s'adresser ailleurs ? Non : elle trouverait sûrement un imbécile, ancien premier prix en vers de circonstance, qui encouragerait sa manie et la rendrait insupportable pour le reste de ses jours. La voyez-vous, dès ses quinze ans, un album à la main, prier tous ceux que la rime démange — teigne incurable ! — d'y vouloir bien déposer impromptu quelques lignes de mauvaise écriture ! Ou encore, mendier en souriant des strophes enthousiastes à l'occasion de ci, en l'honneur de ça, en souvenir de celui-ci, pour remercier celle-là, à cause de, à propos de, —

bref, toutes les raisons du monde y passeraient, et tous les prétextes !

Le Ciel préserve ma petite cousine d'un pareil travers ! Je vais lui apprendre avec douceur que les vers ne se font pas à la machine à coudre, comme des robes de bébé. Je veux qu'elle ait une idée plus haute de la poésie, de celle qui ne se cuisine pas à toutes les sauces, pour le bon plaisir de tel goinfre qui n'y entend rien !

Ma petite cousine comprendra, elle est intelligente. Vous vous en rendrez compte lorsqu'elle écrira elle-même les vers dont elle aura besoin, et qu'elle donnera les premières leçons de versification, d'après Dorchain, à la plus précoce de ses poupées, — qui l'est inconcevablement !

Le vent d'automne

J'entends le vent, le vent glacé d'automne, gémir dans les branches, — ou-ou-ou-ou... Et je songe aux ballades de la vieille Allemagne qui parlent de châteaux croulant sur de hautes montagnes.

Le vent secoue les persiennes, comme s'il voulait entrer se réchauffer près du poêle de la cuisine, sur lequel de l'eau bouillonne.

Au bout extrême des branches, de petits bouquets de feuilles résistent en s'agitant. Demain, tous les arbres seront nus, peut-être, car ce vent finira par avoir raison des feuilles courageuses qui luttent.

En dépit des souffles forts, le brouillard persiste; lui aussi, cependant, s'évanouira; il fondra, et le soleil dorera les maisons lointaines qu'on n'aperçoit plus aujourd'hui. Le vent est le maître de tout. Il use les énergies, il lasse les résistances obstinées et, lorsqu'il en a le désir, il fait craquer la maison de la base au faîte.

Chez nous, le vent est rarement méchant. Il ne cherche pas à effrayer; il berce les érables et les pensées; il bouscule les feuilles mortes, et les enlève pour les promener dans le ciel. Ses gémissements ne sont pas lugubres, — un peu tristes parfois, et le vent possède la grâce souveraine des rythmes puissants et doux.

Il vient d'ouvrir ma porte et de disperser mes paperasses; je ne me suis pas fâché, mais je l'ai mis dehors, chez lui. Bien que je l'aime, je ne le souffre pas dans ma chambre, hormis les jours d'été : il est trop brouillon et ressemble à un enfant fureteur.

Oh ! quelle bonne caresse est la sienne quand il vous enveloppe dans la rue, et vous pousse dans le dos comme avec des mains ! Son amabilité cesse en temps de pluie : doit-on lui en tenir rigueur ?

J'aime le vent d'automne : il accompagne d'un accord monotone la mélodie de mon rêve, et cadence harmonieusement ma pensée. Il est comme la respiration de l'air, la musique du monde; il tourne, il vole tel qu'un oiseau rapide, et se précipite où nous allons tous : dans l'infini !

A la gloire de l'automobile

Voulez-vous connaître un homme qui déteste « à mort » l'automobile, tout en reconnaissant son utilité? J'ai l'honneur de me présenter à l'honorable compagnie.

Fatigués d'avoir rudement trimé du pic ou de la plume, regardant tomber le soir avec satisfaction, vous songez au doux repos qui vous attend, à l'air frais, sur la galerie ou le seuil de la porte. Hélas ! trois fois hélas !

La tranquillité n'existe plus; le calme est un vocable à mettre au rancart. Tous les bruits surgissent, roulent comme le tonnerre, s'élèvent, tombent, courent, fuient, reviennent; toutes les trompes beuglent, toutes les sirènes sifflent.

L'une après l'autre, les voitures dites silencieuses charrient du vacarme à leur capacité. Et il y en a toujours.

La nuit se fait violente. Le défilé se poursuit en vous emplissant les oreilles de trépidations ahurissantes. Parfois, cela passe comme un ouragan qui remuerait le monde.

Les causeurs ne s'entendent pas et se crient dans le visage. Certains, abrutis, découragés, entrent en ayant soin de bien fermer les portes, car la rue pénètre jusque dans la maison. L'infernal tintamarre s'insinue par les entrebâillements, les fentes, les fenêtres mal ajustées. En été, par les chaleurs déprimantes, calfeutrez-vous, ou soyez foudroyés de tumulte !

C'est une manière comme une autre de mourir par l'esprit, — qui ne pense plus, qui ne rêve plus, qui s'affole, tourbillonne et s'affaisse dans le bourdonnement multiplié du bruit assassin !

Si l'on n'entendait que les roues ! Mais le cuivre éclate en quintes de toux énorme et caverneuse. Ce n'est pas une musique permise, cela, et c'est à rendre fou le mieux équilibré des hommes.

A tant d'accords faux, à tant de sons rauques, quelle intelligence résisterait sans dommage, et quel cœur, sans malaise ? On s'énerve, on s'irrite, on sent gronder au fond de soi un animal mauvais qui voudrait saisir et mordre...

...quand on est couché sans pouvoir dormir...

« *Test Case* »[1]

Monsieur N.-K. Laflamme,
Avocat, C.R.,
Montréal.

Cher maître,

Défendrez-vous ma cause ? Je la crois bonne. Vous n'y gagneriez pas beaucoup d'argent, mais vous y pourriez peut-être acquérir un surcroît de gloire. Mon histoire, monsieur l'avocat, sera brève, et, quoique l'eau y joue un grand rôle, je saute le déluge à pieds joints.

Cher maître, vous qui savez tant de choses, vous n'ignorez pas que tout homme loge en son cœur une tribu de passions, parmi lesquelles il en est une plus forte, par conséquent mieux obéie, et que les philosophes nomment la passion dominante. Fait curieux, cette robuste passion fût-elle seule en la demeure, — ce qui arrive, — s'appelle encore la passion dominante, sans doute parce que n'ayant

[1] Cf. 2ème série.

nulle de ses plus faibles sœurs à dominer, elle gouverne l'homme de toute la puissance de sa solitaire autorité.

La passion dominante se révèle chez quelques-uns par un amour « passionné », voire excessif, des animaux; certains préfèrent les chats, d'autres, les lapins, d'aucuns, les pigeons, etc., moi, cher maître, j'adore les poissons !

Est-ce une passion licite ou non, permise ou défendue par les justes lois, libre ou non de s'exercer, de s'épanouir sans entrave comme sans dommage? C'est ici le point sur lequel j'attire votre bienveillante attention, cher maître.

Depuis quatre ans, — date exacte — je conserve, entretiens et nourris d'une main toujours affectueuse de jolis poissons rouges, roses et blancs. Jusqu'au début de l'an de grâce 1912, tout allait à merveille, parce que les petites bêtes nageaient dans l'eau naturelle. Comme autrefois Malherbe, vint l'hypochlorite de chaux : adieu les belles couleurs, les nageoires transparentes, l'appétit, la santé : enfin, adieu la vie ! Les pauvres poissons expirent maintenant à moitié cuits, la queue brûlée, la gueule en bouillie ! Et ce ravage s'accomplit en moins de trois mois !...

Je sais bien, cher maître, que le traitement de l'eau par la chaux détruit rapi-

dement les microbes, causes de tant de maux. Mais oserait-on soutenir que le poisson n'est qu'un microbe hydropique, et doit souffrir la loi commune aux espèces plus petites, et ce, sans recours possible, pour son possesseur, quant aux dégâts par lui subis ? Ce serait, à mon avis, d'une législation bizarre. N'est-il pas attentatoire, — et donc vexatoire au plus haut point, — à ma liberté de citoyen paisible, que je ne puisse, sans qu'il m'en coûte des dix piastres par année, contenter une si tendre envie ?

Cher maître, rien ne m'empêche de garder des serins : pourquoi pas des poissons ? Je vous entends : Que n'utilisez-vous l'Eau Laurentienne ? — On voit bien que vous ne connaissez pas l'organisation délicate de ces petits êtres ! Au bout d'un mois de séjour dans l'Eau Laurentienne, tous les poissons seraient morts de la pierre ! Trop calcaire, ce pur liquide.

Non, il n'existe pas de remède; il faudra que je change de passion dominante, et cela me fait peur. Si je devenais morphinomane, ivrogne, cocaïnomane, mélomane, par exemple ? Car j'ai des penchants à ces différents vices, et à d'autres !

Essayez donc, cher maître, à l'aide de quelque vieux texte ambigu, — il n'en

manque guère, — essayez donc de m'obtenir une petite compensation; je vous confie volontiers ma cause et vous abandonne généreusement tout le bénéfice moral que votre beau talent saurait en retirer.

Courage, cher maître !

Vive contrariété

Le docteur Carrel a déclaré qu'à son avis, il est impossible que l'homme descende du singe.

Je connais des gens qui vont à la messe le dimanche, qui ne médisent du clergé que dans l'intimité ou sous pseudonyme, avec mille réticences et précautions, dans les journaux « libertaires », — bref, je connais des gens que l'opinion de l'éminent professeur a vivement peinés.

Avoir été bête et ne l'être plus, voilà la question. Avouons franchement que, tous, plus ou moins, à un certain point de vue, même si nous ne l'avons jamais été, — ce qui est certain, — nous le sommes restés un peu ! Ceci n'est paradoxal qu'en apparence, car il n'y a pas à le nier : la bêtise est à l'origine de l'existence humaine, puisqu'elle naquit au paradis terrestre. Affaire de pomme... Mais de là à lui donner la forme de singe, il y a loin; elle était bien plus séduisante!

A tout prendre, j'aime mieux faire descendre l'homme de la femme; c'est plus logique, et cette origine a l'avantage de pouvoir être prouvée par le médecin,

la sage-femme, le père et la mère. C'est quelque chose, vous savez, et de cette façon, si l'on ne sait pas toujours où l'homme va, l'on sait du moins d'où il vient, — et que ce n'est pas du singe ! Pourquoi diable nous fourrons-nous de pareilles idées dans la tête !

Toujours est-il que beaucoup de nos « savants » sont cruellement contrariés. Ils auraient préféré se conserver la gloire d'une ascendance qui se perd dans la nuit des forêts, de branche en branche, loin de nos modernes « barber shops » et de nos grands culottiers !

Mais, direz-vous, ils n'ont maintenant qu'à traiter Carrel de calotin ou de vieux bonze...

C'est un peu difficile: ils viennent, à juste titre, de le sacrer illustre!

Le bain de Jeanne

Jeanne, la poupée aînée de ma petite cousine, en a commis une bonne !

Je dois encore cette information particulière à mon ami du *Devoir*, et, ce qui donne du poids aux faits racontés, la traduction de la dépêche qui me fut transmise est de M. Henri Bourassa lui-même, si j'en juge par l'écriture. Je ne sais comment remercier.

Vous savez que les paysans et habitants de petits villages privés des microbes de l'aqueduc s'approvisionnent d'eau au moyen de puits, quand la rivière est éloignée ou polluée pour des causes qui ne me regardent pas. Vous n'ignorez point non plus que les gens prévoyants disposent des barils ou des cuvettes à la bouche des gouttières, pour recueillir l'eau de pluie, laquelle est spécialement employée au lavage du blanc, lorsqu'il ne l'est plus. Le ciel fournit ce liquide pour rien, comme autrefois il distribuait la manne aux Hébreux.

Donc, à ce qu'il paraît, devant la maison de ma petite cousine, il y avait une cuvette pleine d'eau. Elle devait con-

tenir dix à quinze gallons, — la dépêche est muette là-dessus. Jeanne, en robe de mousseline blanche toute neuve, regardait par la fenêtre cette belle eau frissonnante au soleil revenu. Sa mère lui ayant inculqué des principes de méticuleuse propreté, une idée passa dans sa cervelle de... de... ma foi, je crois que sa tête est vide. Toujours est-il que trompant la surveillance dont elle est sans cesse l'objet, — et à bon droit, — elle fut dans l'armoire quérir une brosse à plancher et une brique de savon noir, et sortit en tapinois.

(Intermède, deux minutes).

Vous imaginez à quoi l'espiègle enfant s'occupe dans la cuvette, en ce mémorable moment. Vêtue au grand complet, tachée d'écume de savon, elle se brosse consciencieusement des pieds à la tête. L'eau est d'un brun de mélasse et Jeanne aussi. Elle frotte toujours, si bien que des morceaux de dentelle tombent dans l'eau, et que, horreur ! son corps charmant s'écaille ! Une seule précaution indique qu'elle sait ce qu'elle fait : ses souliers sont par terre et bavent l'écume qu'ils reçoivent aux meilleurs coups de brosse.

Le bain terminé, Jeanne rentre à la maison, un peu inquiète, toutefois : peut-

être s'est-elle lavée avec trop de conviction et, surtout, a-t-elle oublié de demander la permission. Enfin, elle n'est pas sûre de son affaire...

Elle avait raison ! Sa mère lui a fait un sermon terrible, l'a dévêtue, — et Jeanne savait bien, allez, que sa maman ne la renverrait pas à la cuvette ! — lui a donné brièvement l'ordre de se mettre au lit. La pauvre obéit en pleurant, honteuse, affligée au possible et bourrelée de remords effrayants !

Et, le lendemain, c'est Estelle toute seule avec sa mère qui est allée cueillir des bluets dans la montagne.

Les feuilles

La première feuille jaunie
Dans le vent frais a pris son vol;
Son existence étant finie,
Elle se couche sur le sol.

Une autre la suivra, puis toutes,
Le long de la nuit et du jour,
Joncheront les champs et les routes
De leurs petits corps, tour à tour.

Leurs formes sont de toutes sortes,
Et des plus exquises couleurs :
Est-ce parce qu'elles sont mortes
Qu'elles ressemblent à des fleurs ?

On peut, pour en orner sa chambre,
En faire un bouquet délicat
Où le brun clair se mêle à l'ambre,
L'ambre au somptueux incarnat.

Elles égaîront de nuances
La terne clarté des jours gris,
En prolongeant les influences
Des bois au charmant coloris.

* * *

J'en ai suivi sur la rivière
Qui s'en allaient bien doucement;
L'eau qui reflétait la lumière
Semblait un autre firmament.

Et celles-là pouvaient se croire
Encore en plein ciel de juillet,
Car le clair azur dans sa gloire
Tout alentour d'elles brillait.

Mais d'autres gisent, aussi belles,
Dans l'obscurité du fossé,
Ne voyant pas au-dessus d'elles
Leurs sœurs plus heureuses passer.

La brise un instant les promène, —
Grands papillons, petits oiseaux, —
Les emporte au loin, les ramène,
Franchissant chemins et ruisseaux.

Après la descente fatale,
Leur tissu léger et soyeux
Retourne à la terre natale,
Et s'y résorbe, poussiéreux...

* * *

Le vent balancera la branche
Sans éveiller un seul frisson :
La feuille aura pris sa revanche
En mourant avec sa chanson.

Hélas ! chanson trop éphémère,
Murmures à peine distincts,
Discrets comme un cœur en prière
Qui bénit l'azur des matins, —

La douce chanson est partie;
Nous n'entendrons plus de ces mots
Où l'intelligence avertie
Sentait s'exprimer les rameaux...

Feuille rouge, et toi, feuille brune,
Qui fûtes vertes ce printemps
Et resplendissiez sous la lune
Comme des joyaux éclatants,

Déjà l'an prochain vous invite :
Vous renaîtrez vertes encor,
Puisqu'ici-bas tout ressuscite
Par la vertu du soleil d'or !

« En amour »[1]

J'ai dit à ma petite amie, en la regardant dans les yeux qu'elle a furieusement beaux :

— Vous savez que je vous aime de tout mon cœur ?

Elle m'a répondu :

— Oui !

Oh ! que ça m'a fait plaisir !

Le reste n'est pas l'affaire du public. Ce que je lui conte de mes aventures intimes, par pure bonté d'âme, suffit abondamment à l'éclairer sur ce que je lui cache, par modestie.

Qu'on n'oublie pas que j'écris ceci en prose; en vers, ce serait une autre paire de manches ! Je me déboutonnerais alors complètement, et sans cérémonie, j'enlèverais même ma veste ! La poésie confère d'appréciables privilèges; par exemple : le droit de dirè la vérité en narrant beaucoup de mensonges ou de songes.

Toujours est-il que ça m'a fait plaisir ! Contentez-vous de cela.

[1] Cf. 2ème série.

D'ailleurs, est-ce que vous ne vous souvenez plus de vos amours, si toutefois vous en avez eu? En révéliez-vous la douceur à tout le monde? Vous gardiez vos joies pour vous seuls, et c'était sagesse : ceux à qui vous les auriez confiées s'en seraient peut-être moqués. Je me trouve dans le même cas, et je vous crains. Je vous crains d'autant plus, chers lecteurs, que vous êtes intelligents, et par conséquent plus cruels dans la raillerie qu'un million d'imbéciles ensemble! Ceux qui accomplissent le plus de mal ont souvent le plus de talent pour le bien. Je ne dis cela pour personne.

Tant y a que ça m'a fait grand plaisir.

Aussi, quoi de plus doux au cœur que d'entendre proclamer sa sincérité par une bouche adorée? Chacun sait qu'en amour le doute est la pire des souffrances, et que c'est précisément pourquoi, malgré toutes les certitudes, les amoureux s'acharnent à se demander mille fois par jour :

— Vous savez que je vous aime de tout mon cœur?

Et qu'on entend l'éternelle et délicieuse réponse :

— Oui!

Qui fait tant plaisir!

Septembre, octobre...

Enfin, nous avons eu « tout » un jour d'automne, un de ces jours à la pénétrante douceur mélancolique. Ce n'est pas trop tôt !

Depuis son début, septembre nous déversait d'une main prodigue l'eau du ciel sur la tête. Le jour, on pouvait à peine distinguer les arbres qu'une brume épaisse enveloppait, et, le soir, on ne voyait pas les étoiles. Ce temps de tristesse est-il fini ? Qui l'oserait prédire...

Je l'ai savouré, ce jour-là, ce jour bienvenu, tant espéré ! Je l'ai bu des yeux, je l'ai respiré par tous les pores de ma peau ! Il m'a fait du bien jusqu'au fond de l'âme; il m'a rendu joyeux et grave; je me sentais le cœur plein de lumière ! Et ce n'est qu'un commencement, car je goûterai les autres avec la même intensité de bonheur serein.

Septembre, octobre, quelquefois novembre, les mois les plus poétiques de l'année, les plus profonds aussi par les pensées qu'ils éveillent et les impressions qu'ils font naître; septembre, octobre, embués d'argent, dorés de soleil, azurés

de ciel; septembre, octobre, enguirlandés de feuilles multicolores, éventés de brises tièdes et langoureuses, aux musiques affaiblies; septembre, octobre, quand ils ne pleurent pas sans cesse, donnent à l'esprit de grandes ailes qui planent au-dessus du monde, et s'élèvent dans l'infini du rêve !

Les fleurs dernières s'effeuillent, les branches se dépouillent; tout revêt un aspect de fin d'existence, et chaque pétale qui tombe, et chaque feuille qui tourbillonne nous font songer à la fragilité des êtres et des choses.

Le recueillement solennise l'atmosphère; on respire dans la paix; sur la ville, l'automne déploie son calme bienfaisant. Et le grand soleil modère sa puissance, atténue ses rayons, et semble regarder longuement agoniser les heures...

Septembre, octobre, salut ! Accordez-moi de vous goûter encore, moi qui vous aime depuis des ans ! Septembre, octobre, poèmes de lumière, symphonie de couleurs, mois dispensateurs de plaisirs nobles et fins, éphémères et précieux, prodiguez-moi les feux de vos étoiles, les chansons de vos soupirs, les larmes de vos rosées, l'éclat de votre firmament songeur, — tout ce qui vous fait beaux, suaves et doux, septembre, octobre !

Oreilles de bois

Ma petite nièce, une fillette délicate et pâle, aux yeux bleus, se précipita dans ma chambre.

« Tu sais, mon oncle, j'ai été malade, moi; j'ai eu le mal de *zoreilles*, avec de la fièvre... »

Puis, sans transition :

« Les as-tu encore, mon oncle, les petits chevaux ? »

Les petits chevaux, ce sont les échecs. Sur ma réponse affirmative, elle étendit le bras vers la boîte, en me regardant : « Tu veux, hein, mon oncle ? » Elle la prit quand j'eus dit oui.

Elle disposa les pièces par terre, enfonçant de temps en temps un doigt dans ses oreilles pour s'assurer que le tampon d'ouate y était toujours. Assise les jambes écartées, elle déplaçait à son gré les cavaliers, les fous et les pions; elle les examinait longuement et les reposait sans rien dire. Soudain, elle demanda :

« Mon oncle, y a-t-il le mal de *zoreilles*, le petit cheval ? »

Elle me présentait un cavalier aux oreilles dressées, le cou rond et l'air rétif.

« Mais non, il est en bois ! »

Elle parut étonnée que le petit cheval n'eût pas mal aux oreilles; elle le tourna et retourna dans ses doigts, semblant douter de mon explication. Pensive, elle reprit son jeu, disposant pions, tours et fous, de façon nouvelle.

Après quelques minutes de silence, elle reprit :

« Pourquoi donc, mon oncle, qui sont en bois, les oreilles du petit cheval ? »

« Pour qu'elles ne lui fassent pas mal, » répondis-je.

« Oui ? » fit-elle.

Puis, elle laissa tout par terre, descendit trouver sa maman et lui demanda de lui acheter des oreilles de bois.

Hôpital d'oiseaux

Un hôpital pour les oiseaux éclopés ! Cette idée me sourit; comme la Charité, elle a des ailes ! J'aime les petites bêtes inoffensives; je souffre de leur mal que je ne m'explique pas. Les animaux endurent de rudes souffrances au bénéfice d'on ne sait qui, avec héroïsme, en silence. Ils méritent d'être soignés, et par la main des femmes, — car j'espère que nul médecin de sexe mâle ne sera admis au « chevet » de ces doux patients. Comment confier à de pareils hommes — *clysterium donare, postea seignare, ensuitta purgare* — de mignonnes bêtes sans défiance, prêtes à prendre le scalpel pour un perchoir tendu à leur petites pattes !

Par exemple, voyez-vous un dentiste extraire les dents de sagesse d'un canari des Indes ? Vaut mieux, pour le pauvre oiseau, les faire plomber que les faire arracher !

Comme chacun sait, j'élève des poissons rouges; leurs maladies me sont familières; nul autre que moi ne leur cure les oreilles et ne leur rogne périodiquement les ongles avec plus de délicatesse. Il

est vrai que je suis un homme exceptionnel. Jamais un auriculiste diplômé, un pédicure patenté ne toucheront à ces êtres merveilleusement paisibles ! Ils me les tueraient ! Je ne sais même pas si je les confierais à l'hôpital des oiseaux !

Cependant, il me semble que, tout considéré, tout pesé, l'argent consacré à une si louable entreprise serait mieux employé à l'érection d'un hôpital pour bébés languissants. Les vieux serins sont agréables, mais les futurs citoyens pourront être utiles à l'humanité dont nous sommes, vous et moi.

Propos d'hirondelles

Près de leurs petites maisons,
Tout en surveillant la couvée
Qui sera bientôt élevée,
Les oiseaux se disent : jasons !

Ce sont des hirondelles bleues,
Qui, pour retrouver leurs vieux nids,
Dès que nos cieux sont rajeunis,
Volent des centaines de lieues.

Dans le beau soleil du matin
Qui dissipe déjà les brumes,
Elles fouillent du bec leurs plumes
Luisantes comme du satin.

La conversation s'engage;
Continuel gazouillement
Qui roule musicalement :
C'est un chant bien plus qu'un langage.

Qu'ont-elles donc à se conter?
N'ayant pas de journaux pour elles,
Elles ignorent les nouvelles
Et ne peuvent les commenter...

Ce sont leurs petites affaires
Qui les occupent, comme nous.
— « Combien d'enfants ? — Cinq. —
Peuh ! — Et vous ?
— Quatre sœurs, madame, et trois frères !

— Sept, alors ? Et c'est, à vous voir,
Une première... tentative ?
— Oui, madame. — Si jeune ! Vive
Votre tendre époux à l'œil noir !

— Tenez, regardez par la porte :
Sont-ils adorables ? sont-ils
Mignons, charmants, fins et gentils ?
N'ont-ils pas la taille assez forte ?

— Mais c'est qu'ils ressemblent aux miens !
— Ont-ils ce joli gosier rose ?
— Exactement la même chose !
— On trouve toujours beaux les siens !

— Voyez-vous mon mari qui plane ?
Je tremble de la peur qu'il eut
Quand, l'autre jour, il lui fallut
Croiser ce sale aéroplane !... »

Mais voici des cris d'affamés :
On réclame dans la famille !
La mouche heureusement fourmille
Et s'attrape les yeux fermés !

Elles montent dans l'air limpide,
Et gobent, gobent à plein bec,
Puis s'en reviennent vite avec
De quoi combler l'horreur du vide !

Elles remonteront toujours,
Elles redescendront de même...
— Ah, mon Dieu ! faut-il qu'on les aime
Les fruits bénis de nos amours !

Les vers d'amour[1]

J'étais heureux quand j'écrivais des vers d'amour, me disait mon ami. Sur plus d'une rime, tu le sais, brilla la lumière d'une larme. Oh ! la douceur de pleurer quand on a mal, et lorsqu'on aime, n'a-t-on pas toujours mal ?

Étant naïf, je ne connaissais pas encore la honte, la peur du public qui fait se renfrogner les sentiments; j'aimais devant tout le monde, à pleins bras, sans pudeur ! C'était le bon temps ! Aujourd'hui, avec le même cœur, je n'ose plus... Ma belle souffrance est sans force, et Dieu sait, cependant, quelle émotion étreint parfois ma gorge ! Mais l'Orgueil me souffle : « Ne dis pas cela, tu serais ridicule ! » L'étais-je donc autrefois ?...

Le grave amour, le triste amour. Quelles heures hautes nous lui devons ! Et pourquoi ne les pouvons-nous éterniser par la magie des vers, qui sont comme la mémoire écrite et le miroir de l'âme universelle !

[1] Cf. 1ère et 2ème séries.

Je ne suis pas vieux, et je regrette déjà de n'avoir pas écrit deux ou trois strophes vécues, et que maintenant je ne révélerais plus. Vois-tu, nous perdons par insouciance ou folle timidité le meilleur de la vie: les joies que nous négligeons d'engranger se dispersent comme les secondes au vent de l'heure incessante...

Ah ! les vers que j'écrivais naguère ! Ce n'est pas qu'ils fussent beaux, mais ils avaient pour rythmes les battements de mon cœur; ils étaient précieux pour moi, puisque je m'y « prolongeais » et qu'Elle, la chérie, les trouvait ressemblants comme un portrait !

Seigneur, rendez-moi mon ancien cœur, sa libre expression, mes vieilles facilités, leurs faiblesses et leurs charmes ! Que j'en compose des livres dont s'émerveillent les humains... et mon éditeur !

A cet endroit de son discours, mon ami fut ravi en extase; je dus l'héberger pour la nuit, qu'il s'accorda grasse.

Cauchemar [1]

L'autre nuit, je fus réveillé par un vacarme effrayant. Deux chats s'injuriaient sur les toits voisins et je devinais les coups de griffes à certains cris rageurs. Sans doute, ces affreux matous vidaient à fond une ancienne ou récente querelle, rivalité d'amour ou d'assiette, que sais-je? — en tout cas, ils en avaient tant à se dire que l'opération dura une bonne heure. Enfin, dans un calme relatif, je pus me rendormir, et je rêvai à ma chatte de naguère, si douce, si blanche et si distinguée...

Je la vis, je la flattai, et dans ses yeux verts brilla sa petite âme animale, fugace et mystérieuse. Elle me reconnut et se coucha en rond sur ma poitrine.

Avait-elle engraissé à ce point? Elle était lourde, quoique belle. Elle me pesait sur le cœur de plus en plus. Comme elle pesait! J'essayai de la soulever pour la poser à côté de moi. Malgré de longs efforts, je n'y pus parvenir. Elle m'écrasait comme une masse énorme

[1] Cf. 1ère et 2ème séries.

de plomb, elle s'enfonçait dans ma chair, et j'étouffais !...

Je criai formidablement; elle n'entendit rien et ne bougea pas. Je me sentais mourir d'angoisse...

Pourquoi, ma pauvre chatte, m'infliges-tu ce supplice ? Me punirais-tu de t'avoir perdue ? Si tu savais les recherches que j'ai faites pour te retrouver, tant par la voie de mes amis que par celle des journaux... Ote-toi de là, je t'en supplie !..

Comme j'allais rendre l'âme, j'ouvris les oreilles aux menaces épouvantables que se prodiguaient les deux matous, dans la nuit finissante. Ils s'étaient rejoints sous ma fenêtre.

J'avais revu ma chatte à la faveur — si l'on peut dire — d'une trop laborieuse digestion, — ô honte ! elle qui mangeait si peu !

Page intime

Cette curieuse page de journal intime a été ramassée, à peine lisible, dans une boîte à déchets, jeudi dernier, entre 3 heures et 4 heures du matin, par un vidangeur de mes amis, qui m'a déclaré trouver de temps en temps de semblables expressions d'états d'âme. Je transcris ce qui en est déchiffrable :

. . . .

16 décembre 1906.

Moi, poète canadien-français vivant des seules ressources de ma plume, — comment se peut-il que je sois encore en vie ? — constatant comme vertigineusement fuient les années, et particulièrement celle au cours de laquelle j'ai l'affliction de vivre, désire mettre un peu d'ordre dans mes affaires et établir, en chiffres éloquents, indéniables et définitifs, ce que les commerçants nommeraient mon « actif » et mon « passif ». Commençons avec le siècle.

Année 1901. — Adressé à divers journaux sur demande, promesses de salaire et autres faussetés, 53 pièces de vers dont chacune m'a été payée... $ 0.00

Année 1902. — 64 pièces idem, payées idem........... $ 0.00

Année 1903. — 46 idem, plus deux chroniques et une étude critique, le tout payé idem............. $ 0.00

Année 1904. — 36 idem, pour lesquelles j'ai touché.... $ 0.00
Plus 10 chroniques que M. Bélair, — rara avis, — du « Passe-Temps », — m'a payées.......... $15.00

Année 1905. — 73 idem. Perçu..................... $ 0.00

Année 1906. — 42 idem. Perçu idem............... $ 0.00

Total des sommes perçues durant 6 ans........... $15.00

Déduction faite de l'argent déboursé pour achat de 327 timbres de 2 sous, soit... $ 6.54

Grand total des recettes pour les six dernières années.. $ 8.46

Coût du papier : nul. J'écris sur le verso de vieux factums. Coût de l'encre : nul. M'est fournie par un cousin, protecteur des lettres, employé dans une puissante maison d'affaires, à Ottawa.

J'ai bien peur de mourir l'an nouveau, — j'ai beaucoup maigri, — si, malgré la mise en vigueur de la loi protégeant au Canada les droits des auteurs français, et qui va incliner à plus de munificence les éditeurs du pays qui veulent s'octroyer le luxe d'une collaboration canadienne, si, dis-je, ça ne rapporte pas plus, tout de même... Si je m'adonnais bourgeoisement à la prose ? Lavedan (mot illisible) 500 francs (mots illisibles) chron..................................

....

La page se termine sur ces pensées mélancoliques.

A l'aventure

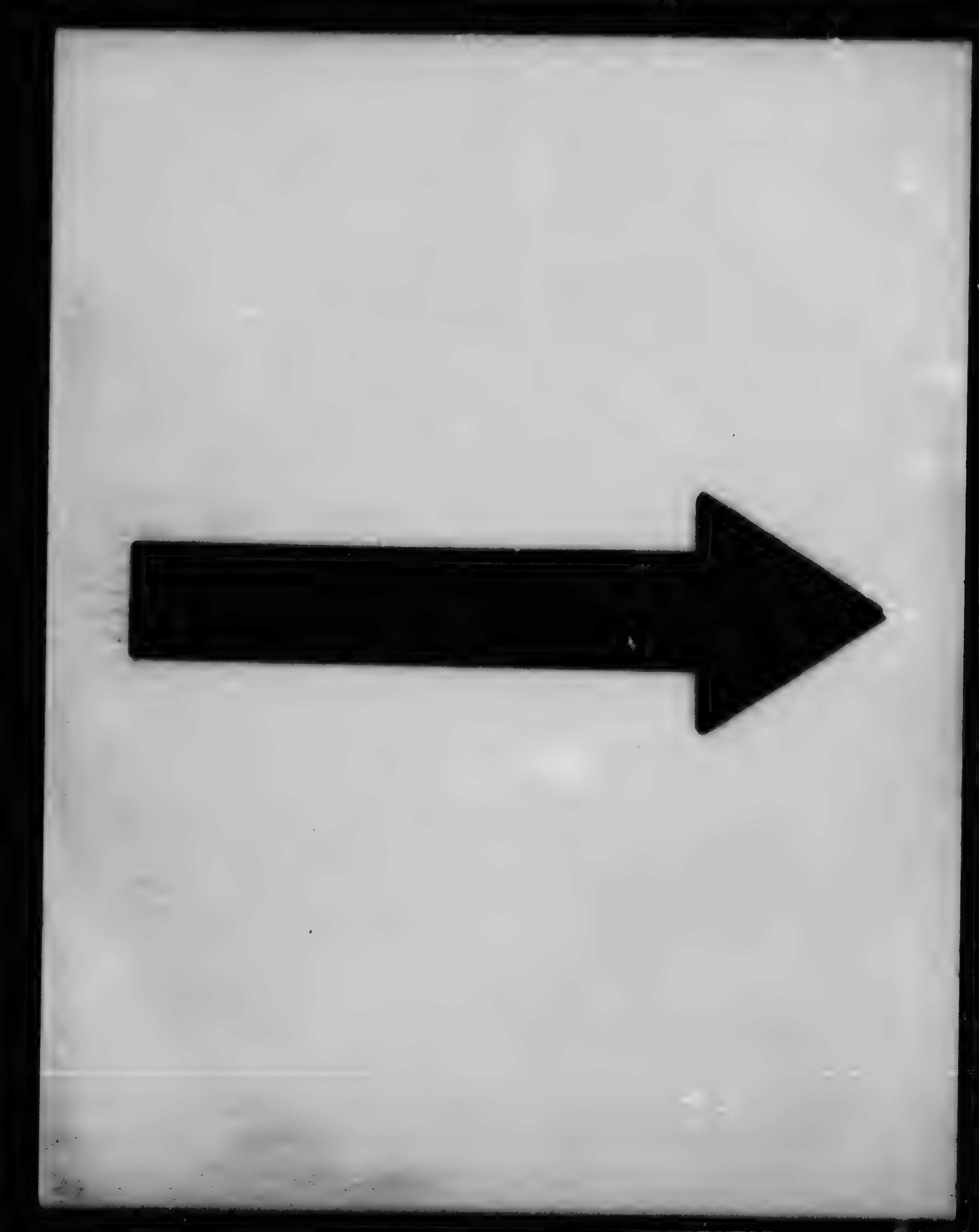
Déjà des feuilles qui jaunissent !
C'est l'automne avançant un peu
Avec les nuages qui glissent
Dans l'immensité du ciel bleu.

L'air est tiède, le vent tranquille,
Et l'on dirait qu'un grand repos
Enveloppe soudain la ville
Pour préparer des temps nouveaux.

Je n'entends plus mes hirondelles
A l'harmonieux gazouillis :
Peut-être, ce matin, sont-elles
En route pour de chauds pays...

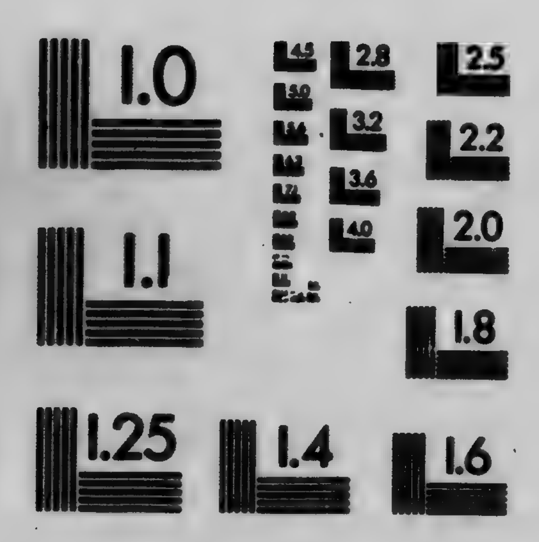
Qu'elles y rencontrent bon gîte,
Insectes à leurs appétits,
Et qu'elles reviennent bien vite
Recommencer d'autres petits !

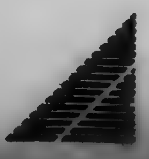
Autour de leurs maisons désertes
L'hiver glacial soufflera;
Sur les frêles toitures vertes,
Des jours entiers il neigera.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Puis, avril ramènera l'heure
Accueillante du gai retour,
Et la familière demeure
Reconnaîtra leurs chants d'amour !

Mais les fleurs sont belles encore;
Les troupeaux broutent dans les champs,
Et la campagne se décore
De paysages attachants.

Partons ! Le lointain nous appelle !
Allons regarder pour l'aimer
La bonne terre maternelle :
Va, mon cœur, va t'en embaumer !

Que de longues routes ombreuses,
Épousant les courbes de l'eau,
Offrent les surprises heureuses
D'un même objet toujours nouveau !

Septembre est propice au voyage;
L'air est si doux, si beau le bois,
Si charmeur le petit village
Quand il semble un peu d'autrefois !

Dans les chemins grattent les poules,
Ayant pour chef de file un coq
Apte à la conduite des foules,
Le port fier, et l'ergot en croc !

Et devant la demeure ancienne,
On aperçoit de vieilles gens
Qui tricotent des bas de laine
De leurs doigts encor diligents.

Antiques foyers, maisons chères,
Les seules où vivent vraiment
Les traditions séculaires !
Chacune est comme un monument.

La voiture file; on respire
L'odeur du fleuve à pleins poumons;
On s'extasie, et l'on admire
Le profil gracieux des monts...

Voici l'ombre qui se propage;
Mon plaisir exquis va finir :
L'inconvénient du voyage,
C'est qu'il faut toujours revenir !

Une figure

Elle est jolie et délicate avec son petit air penché, ses yeux bruns extrêmement fins, son nez mignon, ses lèvres arquées, minces et roses. D'opulentes boucles reposent sur son épaule gauche, tranchant sur la jeune blancheur du cou. Comme en été, elle est coiffée d'un souple chapeau de paille qu'orne un ruban d'épais velours noir où s'accroche un coquelicot éclatant. Toute sa figure chante le printemps de la femme. C'est une enfant fraîche comme un lys baigné de rosée. Je la regarde souvent; elle me regarde toujours, quoi que je fasse. J'ignore pourquoi. Elle ressemble un peu à quelqu'un que j'aime.

A quoi pensent vos yeux? Quel goût ont vos lèvres?... lui démandé-je parfois sans que jamais elle réponde autrement que par un sage sourire. Elle est d'une grande réserve. Mes questions indiscrètes ne la troublent pas. Depuis un mois que je la connais, je n'ai pas entendu le son de sa voix ni vu bouger un de ses cils. Elle est charmante dans son silence exemplaire, et nullement mystérieuse;

son regard semble le fidèle miroir de son cœur. Par son immobilité même, sa bouche close exprime plus que ne le feraient des mots, si doux soient-ils. Son mutisme serait-il calcul ? Avec les femmes, on ne sait pas; mais celle-ci paraît si candide, si simple... Elle a l'air franc de celles qui ne se connaissent pas et qui n'ont, par conséquent, rien à cacher. Enfin, je l'aimerais tant elle me fait penser à l'autre qui parle et rit, est gentille et naturelle aussi, a des yeux, une bouche, un nez et, de plus, l'avantage inappréciable de n'être pas en papier !

Mon docteur

Il me traite avec des doses infinitésimales de remèdes inoffensifs et des flots de bonnes paroles. Il est extraordinaire, car depuis cinq ans qu'il me soigne, je suis encore vivant, et, ma foi, pas beaucoup plus mal. J'accepte tout de lui, rien des autres, pas même une pilule de mie de pain. Je vous en souhaite un pareil.

Mon docteur est aussi mon ami. A peine ai-je causé un quart d'heure avec lui que je me sens remonté comme une horloge à bout de ressort. Quand je suis malade ou crois l'être, ma grande crainte est de ne pas savoir de quoi ça dépend; mon docteur me l'apprend à merveille, et dès que je sais de quoi ça dépend, je suis à moitié guéri et souvent tout à fait. Il a l'art de me convaincre que mon état est satisfaisant, étant données les circonstances, en me parlant automobile et littérature.

Car son opinion est faite au sujet des gens de plume dont la sensibilité trop vive affecte le physique, et particulièrement des poètes que travaillent sans cesse des

vers insoupçonnés. Dans ces cas-là, les purgatifs ne valent rien.

Serais-je neurasthénique ? Il est trop délicat pour me l'affirmer; il me laisse le mérite de trouver ça tout seul. Il prétend que Gounod est excellent pour moi, et me sert lui-même de cette grande musique avec un petit verre de vin. L'effet ne tarde pas à se faire sentir, le malaise se dissipe, l'esprit s'envole avec les rythmes et le sourire revient sur les lèvres. La vie est bonne !...

Quand quelque chose n'ira pas, allez le consulter, et faites-vous chanter les jolies chansons qu'il a composées sur les rimes avec lesquelles je l'ai payé. Ayez confiance : si vous êtes vraiment malades, il a des couteaux, des scies, des ciseaux, des bistouris, bref, tout ce qu'il faut pour vous guérir !

Un crime

(Service particulier)

« Cobalt, 31 août. — Un épouvantable drame a eu lieu ici. La population en est atterrée et se perd en conjectures au sujet des raisons qui ont poussé la criminelle à commettre un pareil forfait. Une petite fille, nommée Marie-Jeanne X, s'est livrée sur le corps innocent de sa poupée cadette à des opérations de boucherie telles que la victime est à l'agonie. La mère barbare, après avoir ouvert avec des ciseaux le ventre de son enfant, l'a ensuite coupé en morceaux, — l'enfant. Questionnée par des voisins sur les mobiles de son crime, elle a naïvement répondu : « C'était pour voir ce qu'il y avait dedans. » La mère dénaturée est encore en liberté. »

Cette dépêche, qui me fut transmise samedi soir par mon confrère Léon Lorrain, me bouleversa. Je tentai d'avoir des détails sur la tragédie, mais son avocat avait engagé ma petite cousine à garder un silence prudent, — et sauveur, espérons-le.

Par les lignes laconiques rapportées plus haut, il est cependant facile d'ima-

giner la scène atroce. Un coin sombre, un bébé par terre, une mère qui taille dans la chair vive, une jambe qui se détache du tronc, un bras qui tombe, la tête qui roule, le sang répandu...

« Arrête, malheureuse ! » me serais-je écrié, si j'eusse été présent; « au nom de ce que tu as de plus sacré, je t'en conjure, arrête ! »

Le mal est fait, et c'est le déshonneur, la prison, l'échafaud peut-être, et, pires que tout cela, les racontars imbéciles des journaux, la réputation de la famille traînée dans le sang et la boue, sans compter l'argent dépensé !

La pauvre Estelle a dû beaucoup souffrir. Du moins, si cet horrible supplice lui eût été infligé pendant son sommeil ! Mais il est probable que le fer brutal attaquant ses membres sensibles l'eût réveillée aussitôt. Pourtant, nul n'a perçu le moindre cri : aurait-elle été chloroformée ? Le crime eût alors révélé une perversité inouïe. Enfin, le meurtre est indéniable et sans excuse.

Ah ! quelle honte est la mienne quand je pense que tout le monde sait que la coupable est ma petite cousine !

Le choix

N'empêche, disais-je à mon ami convalescent, n'empêche que tu as failli faire un fin bien vulgaire : voyons, est-ce qu'un homme intelligent et patriote meurt de la grippe espagnole!

Vous comprenez que je lui disais cela pour le consoler, en manière de sympathie.

— On n'est pas libre de choisir, répondit-il, un peu humilié.

— Assurément. Moi, j'aimerais mourir de la maladie du sommeil. Quoique ce... fléau sévisse en Afrique, je pense que la mouche tsé-tsé trouverait au Canada des terrains tout préparés pour ses germes bienfaisants. Quoi de plus doux que le sommeil ! Les savants, ces rabat-joie, prétendent, à la vérité, qu'entre deux bons sommes les malades éprouvent de grandes douleurs, mais ils s'endorment après, maigrissent jusqu'à devenir de pauvres squelettes, puis expirent paisiblement. Cette maladie me paraît destinée à une « brillante carrière »; elle sera appelée « chic », « à la mode ». Tous ceux qui souffrent d'insomnie

désirent le mortel baiser, — et les paresseux donc ! C'est à ce titre que j'espère succomber au mal africain !

— Tu mourras comme un fainéant ordinaire et, pour comble de misère, à la suite d'une opération inoffensive et parfaitement réussie !

— J'en ai déjà subi trois sérieuses, et je me porte admirablement. J'ai dormi, mais sans conviction, n'ayant pas eu le bonheur d'être inoculé par la célèbre mouche. Que l'Afrique est lointaine !...

— Tu raisonnes comme un barreau de chaise ! Le jour où les humains, toi comme les autres, pourraient choisir leur genre de trépas, ils s'arrangeraient pour n'en pas trouver un seul de leur goût : ils demanderaient sans cesse du nouveau. Au fond, malgré les douleurs, tant qu'ils ne seront pas inconscients, ils préféreront endurer et vivre avarement leur vie entière. Offre-leur autant de mouches tsé-tsé que tu voudras, ils réclameront la vie, encore la vie, toujours la vie !

— Tu as toujours raison, toi ! Excuse-moi si je te quitte si tôt : c'est l'heure de ma piqûre de strychnine.

Complainte

Par habitude, j'allais écrire des vers.

Je me ravise. Mon cerveau est encore plus obstrué que mes bronches; je suis plein de brouillard; je suinte l'humidité.

O Muse, pour l'instant, passe-moi mon sirop pectoral et mets une boule d'eau chaude à mes pieds frileux !

Où sont les neiges d'antan?

Hélas ! cette guerre aura tout bouleversé, les peuples et les éléments ! Le soleil est devenu fou, le ciel neurasthénique, et l'air résonne de gammes rauques. On éternue, tousse, râle, étouffe : c'est du dernier joli !

Et pas même le plaisir, en frissonnant de fièvre, de démêler dans les vitres transparentes le fouillis glacé des végétations mousseuses !

O muse, prête-moi ton mouchoir pour essuyer les larmes qui coulent de mon nez !...

L'horloge tinte dans ma chambre et mon pouls frappe à ma tempe...

Je ne suis pourtant pas triste, car je m'égaie de moi-même. Je me dois tant de soins empressés que j'en deviens in-

téressant et comme multiple. Sur ma table, il y a sûrement trop de fioles pour un seul homme !

O muse pitoyable, étends une huile douce sur la brûlure que m'a faite ce *rigollot*, presse mon front de tes mains fraîches, — et me donne à boire !...

II

Tousse, mon vieux, tousse ! en bon chrétien, sans trop jurer ni maugréer; ça ne sert à rien, car tu ne peux pas t'en empêcher ! Tousse, mon vieux, tousse !

Tousse, mon vieux, tousse ! Si ça te secoue, c'est rien du tout; si ta tête sonne, c'est qu'elle est bonne; n'aie pas trop de peine, et tousse quand même ! Tousse, mon vieux, tousse !

Tousse, mon vieux, tousse ! Ça n'a qu'un temps; pendant que tu tousses s'en vient le printemps où l'herbe pousse. Sans t'en douter tu guériras, et tu riras d'avoir toussé. En attendant, tousse, mon vieux, tousse !

Tousse, mon vieux, tousse ! Mais en toussant ne te fais pas tant de mauvais sang ! Aie le sourire entre deux quintes; rien n'est aussi laid que les plaintes. Tousse en chrétien, sans trop jurer ni maugréer; ça ne sert à rien, car tu ne peux pas t'en empêcher !

Tousse, mon vieux, tousse !...

A Renard...

L'autre jour, par un froid terrible qui fleurissait sa barbe et brûlait le bout de ses doigts, mon ami m'arriva, fredonnant entre ses dents claquantes : « Connais-tu le pays ? » Sous son bras droit, il portait avec précaution un paquet soigneusement ficelé.

— Je viens d'échanger ça contre un télescope, dit-il.

Mon ami est commandeur de l'Ordre de la Brocante. Les transactions de ce genre qu'il a faites ne se comptent plus. Si vous voulez être refait, traitez avec lui. Il ne perd jamais à l'échange, tout en vous laissant convaincu que vous l'avez mis dedans !

Il posa son paquet sur un meuble, se souffla dans les mains, enleva le papier qui recouvrait la chose mystérieuse; et j'aperçus une espèce de boîte surmontée d'un petit tuyau de fer-blanc recourbé, et flanquée d'une manivelle comme on en voit à l'avant-train des automobiles.

— Qu'est-ce encore que cette invention ?

— Tu vas le savoir, fit-il triomphalement.

D'au autre paquet que je n'avais pas remarqué, il tira des sortes de ronds noirs semblables à des assiettes plates égratignées des deux côtés, et qu'il disposa en une pile auprès de ce qui me paraissait être un petit moulin carré.

— Ce sont des disques, dit-il; il y a de la musique dessus.

Je ne pus réprimer un mouvement d'incrédulité.

Mon ami prit donc un disque et le plaça sur un plateau vert, tourna longtemps la manivelle, reprit haleine, et j'attendis que le moulin démarrât.

Il poussa sur une tige de fer, et l'assiette se mit à tourner en pétillant. Soudain, un orchestre invisible exécuta un grand air d'opéra, avec une impétuosité épouvantable. Tous les instruments y étaient parfaitement imités.

Quand le morceau fut fini, j'examinai l'intérieur de la mécanique : il n'y avait qu'un ressort et des rouages d'acier commun.

— Cette fois, dis-je à mon ami, en un rire ironique, tu t'es fait rouler proprement ! Pour ton télescope, tu as reçu une boîte, c'est incontestable, et de l'esprit de musique. Mais les musiciens,

où sont-ils, les musiciens ?... Grand nigaud, l'autre les a gardés !

Vexé, mon ami renveloppa sa boîte fallacieuse, et s'en alla réclamer son télescope, je suppose, car je ne l'ai pas revu.

Dans la tempête

Tiens, me dis-je, voici revenir les neiges d'antan : il faut voir cela, ce qui s'appelle voir.

Je ne descendis pas dans la rue, mais, imperméablement vêtu, je m'installai sur le toit car je professe que pour bien voir une chose, on doit se placer au centre, ou, tout au moins, quelque part dedans.

Calé dans un large fauteuil, la pipe aux lèvres, la face fouettée par le vent d'est, je contemplai de haut dans tous ses détails cette tempête véritable. La neige tombait abondante et molle, semant des multitudes de petites étoiles blanches que je pouvais examiner sur mes gants, collées à la laine, et dont la perfection m'enthousiasmait. A la longue, j'en fus couvert; vivant bonhomme de neige, je ne remuais pas de peur de déranger cette ouate précieuse.

Qu'il en voltigeait de flocons ! L'air en était épaissi, l'espace obstrué. Toujours immobile, indifférent à la neige qui me piquait les joues et s'accumulait sur mes vêtements, je regardais papillonner et se répandre la blancheur désagré-

gée. De courtes spirales poudreuses tournaient sur les maisons, et comme des bancs de farine s'amoncelaient dans les cours.

Tout près, sur une galerie couverte, j'entendis un musical éclat de rire, dont sans doute j'étais la cause. On se moquait de moi. Pouvait-on avoir l'idée de se jucher ainsi en pleine poudrerie quand chacun s'abrite et s'exclame : « Quel temps de chien ! » Je bravai l'humiliante moquerie, désirant goûter pleinement le spectacle grandiose. La neige continuait de tomber; de légères épaulettes ornaient mon buste; mon casque, je le sentais, devenait un petit Mont Blanc, et ma moustache avait vieilli de cent années, tout en restant élégante et souple, mesdames ! Je m'empâtais, je grossissais à vue d'œil : mes pieds avaient atteint des proportions considérables, plus qu'anglaises; puis, je finis par perdre la tournure humaine et par me muer en un bloc informe, chef-d'œuvre de marbre à la Rodin.

Je serais demeuré comme m'avait sculpté la tempête, si ma pipe ne s'était éteinte, noyée...

Rentré, je redevins vite un homme, dégouttant (deux « t », typographe, mon ami) et nageant dans une large mare;

mais j'avais vu, ce qui s'appelle vu, une tempête de neige avec la fierté d'en être sorti plus facilement qu'un petit char. Et je ne regrettais rien.

Etait-ce vraiment si bête ?

S'oublier

Avez-vous le malheur d'être comme moi ?

Le premier de l'an, je me lève d'humeur à pleurer toute la journée. Je ne sais quelle peine indéfinie m'étreint le cœur et me serre la gorge. Tout me paraît solennel et mortuaire. Les bons visages qui sourient, les mains cordiales qui se tendent, les paroles qui souhaitent le bonheur m'assombrissent jusqu'au malaise, et je retiens ma voix de peur qu'elle tremble ou sanglote. Je me raisonne et me raidis; je fais des vœux sincères; je tâche d'avoir sur la figure l'espérance et la gaîté que je vois dans les yeux des autres; c'est plus fort que moi : je me renfonce bientôt dans ma mélancolie.

Je songe aux jours passés qui m'apparaissent plus noirs d'être si loin, dans l'ombre, et je n'attends rien de bon des jours à venir. Ils seront comme les anciens, me dis-je stupidement, sans en rien savoir; et j'oublie telle heure qui fut douce, parce qu'elle est perdue parmi des

centaines d'autres sans plaisir et sans douleur.

Quelle est la cause de cette impression anormale qui se renouvelle d'année en année, aussi vive et aussi tenace ? Est-ce le sentiment obscur et plus profondément subi de la fuite du temps, au moment où l'esprit s'arrête et regarde ce qui est mort et se demande ce qui va vivre ? Se fait-il en nous un inconscient retour sur soi-même, un examen de toute l'existence, avec une angoisse devant l'inconnu redouté, parce que l'âme est faible encore de quelque grande épreuve, et défiante ? Mystère d'un cœur mal fait ou contradiction de la nature humaine...

Il faut rire et ne pas penser, sortir de soi et se donner à son entourage, s'oublier, — s'oublier, voilà la vraie recette du bonheur ! A concentrer son attention sur soi-même, on échappe à l'influence extérieure qui modifie nos idées et notre tempérament. Il faut se laisser pénétrer par la confiance et la joie qui règne autour de nous, et recevoir volontairement, pour s'en assimiler le charme et la bonté, la paix heureuse et la certitude fervente. Il faut s'unir et participer, se répandre et s'échanger, se communiquer au lieu de s'isoler pour contempler sa misère exagérée, qui grandit encore pendant qu'on la mesure !...

M'oublier, — c'est la résolution que je prends, cette année; faites comme moi et votre santé morale en deviendra meilleure.

C'est la grâce que je vous souhaite !

Deux amis

Je connais un musicien qui aime vraiment la musique.

Il l'aime réellement pour elle, pour sa mystérieuse beauté, pour les pures émotions qu'elle suscite, pour le pouvoir qui est en elle de traduire les sentiments humains et de tout dire sans paroles.

Il aime vraiment la musique, parce qu'il ne songe pas aux applaudissements, qu'il joue pour lui seul, et que son piano est son meilleur ami, peut-être son unique ami. C'est un rare musicien, qui consent à se faire entendre ailleurs que dans son « studio », à condition que les portes de la pièce où il exécute quelques improvisations soient fermées. Il compose sans publier ses œuvres. Il étudie les maîtres afin d'apprendre d'eux l'art qu'il prétend ne pas connaître.

Il a les cheveux coupés comme vous et moi, à la façon commune. Et cependant il a beaucoup de talent. Je ne le nommerai pas : il dirait que je me trompe.

Je connais un poète qui produit au grand jour tout ce qu'il invente. Il adore la poésie, pour elle d'abord, pour

lui ensuite. Il éprouve un plaisir singulier à rimer, parce que c'est difficile et beau, quand c'est réussi, et que, comme l'a dit Musset, la poésie est une langue que tout le monde ne parle pas. Donc il n'est pas dénué de vanité. Il ne lit pas ses poèmes à haute voix : il a honte de dévoiler à deux ou trois personnes ce qu'il confie, sans hésiter, au public indifférent ou ironique.

Lorsqu'il écrit, il ne songe pas au livre qu'il fait, page à page ; il y pensera, quand le livre sera terminé. Alors, il priera l'imprimeur de lancer l'enfant dans le monde, avec un nom et un... prix dessus, car il est à vendre !

Inconcevable étourderie

Comme, sans le vouloir, par crédulité, étourderie, et bien aussi, en l'occurrence, par amour du sensationnel, on peut faire tort aux meilleures gens ! Ma bonne foi n'est pas en cause; n'empêche que, faute d'avoir réfléchi une seconde, j'ai chargé les frêles épaules de ma petite cousine d'un énorme forfait ! Une dépêche, évidemment fabriquée dans une mauvaise intention, fit tout le mal. Maintenant que j'ai la preuve du caractère mensonger et malicieux de la nouvelle inventée de toutes pièces, n'est-ce pas mon devoir de me rétracter et de faire amende honorable ? Voici quelques lignes d'une lettre reçue ce matin :

Mon cher cousin,

Tu me fais une mauvaise réputation, tout le monde dans Cobalt m'arrête pour rire de moi, tu sauras que ma poupée est en parfaite santé et que je ne la maltraite pas, je n'ai jamais vu un Albert Lozeau aussi menteur, tu as rêvé ça pour le sûr, ou bien tu ne m'aimes plus pour me faire passer pour

un tueur, mais moi je t'aime toujours pareil...

Ces dernières lignes ne sont-elles pas admirables? « Tu m'as accusée d'un crime affreux; je suis en butte à la raillerie de chacun, par ta faute; mon honneur, mon amour maternel ont été mis en doute dans tes écrits; pour avoir fait cela, il faut que tu aies cessé de m'aimer, toi qui me connais, pourtant : eh bien ! malgré tout, je t'aime comme auparavant ! » Ma petite cousine est de la lignée des grandes amoureuses !

Non, je n'avais pas rêvé, j'ai été indignement trompé ! Mon étourderie est néanmoins inexcusable, car je n'avais pas le droit, sur quelques mots fournis par une agence télégraphique, d'échafauder une histoire tellement invraisemblable, et de nature à nuire pendant toute une vie !

Mais j'étais à court de sujet ce jour-là et j'avais promis un article. Je me suis donc cramponné à la fatale dépêche comme à une planche de salut. Je me repens, je me repens !

Chère petite cousine, n'accuse pas mon cœur d'une action si noire : c'est ma tête qui est, hélas! bien légère...

La vigne

Près de chez nous croît une vigne
Qui ne produit pas grand raisin,
Dont le vert feuillage s'aligne
Et tremble au long du toit voisin.

Son pied tors est de belle taille,
Car le vigneron besogneux
Chaque automne l'émonde et taille,
Et la soigne comme ses yeux.

Ses souples et solides vrilles
S'accrochent fermement aux murs,
Pareilles à des mains viriles
Aux muscles résistants et sûrs.

Les grives souvent la visitent
Quand vient septembre; avec lenteur,
Elles se faufilent, hésitent,
Et piquent le grain tentateur !

Et puis, elles font la grimace,
Car tout leur manège fut vain :
Ce fruit acide et coriace
Ne donnera jamais de vin !

Et renonçant à l'espérance,
Elles s'envolent en sifflant
Cette vigne de tempérance
Dont le jus n'a rien de troublant !

Elles ne comprennent pas l'homme
Qui l'aime et la garde avec soin,
Et fait, à son ombre, un bon somme
Quand son corps en sent le besoin.

Étant belle, elle est donc utile :
A des oiseaux dites cela !
La raison leur semble futile
Si la pâture n'est pas là !

(On dit qu'il existe sur terre
Des humains partageant ce goût;
Eh bien ! je ne saurais le taire :
Moi, ça ne me va point du tout !)

Rien qu'à voir bouger le feuillage
Innombrable et mélodieux,
Je pense à quelque humble village
Plein d'arbres, de pigeons, de vieux.

Et je vois, derrière l'église,
Dont le lierre a caché le bois,
Le sacristain à tête grise
Arrosant ses choux et ses pois...

Rêve frais né du vent qui passe
Dans la vigne de mon voisin :
Je lui dois de franchir l'espace,
Qu'elle ait ou n'ait pas de raisin !

Je respecte l'homme qui plante,
Autour de lui, de la beauté;
Qui, d'une serpe vigilante,
Ote tout ce qu'il faut ôter,

Pour que longtemps la force dure
Dans les rameaux qu'endort l'hiver,
Et qu'une nouvelle verdure
Naisse, toujours du même vert !

L'entrevue

Après six ans de séparation, j'ai revu ma petite cousine. C'est une jolie brune, solide, toute ronde. Elle m'a embrassé d'un « unanime élan », un peu brusque. Puis, elle est restée debout, ou plutôt plantée devant moi, silencieuse, avec du rire dans ses yeux qui n'ont pas changé.

Autant qu'elle j'étais gêné, ne sachant que dire, l'examinant pendant que, de son côté, en tapinois, elle m'étudiait sous toutes mes faces. J'avais naguère parlé d'elle dans un petit livre qu'elle n'ignorait pas; elle me considérait comme un homme extraordinaire, d'une espèce rare, dont on demandait en son couvent : « C'est votre cousin ? » — « Oui, ma sœur », répondait-elle, non sans fierté. Elle montrait à ses compagnes les passages qui la concernaient, et les fillettes étonnées la jalousaient d'avoir un parent qui consacrait ses faits et gestes, et la désignait à la postérité par son vrai nom !

Elle ne disait toujours rien.

Comment me trouves-tu ? questionnai-je.

— Pareil, pareil !

Oh ! la délicieuse réponse ! J'en fus ému. Je cherchai autre chose, sans trouver.

Elle hasarda, timidement : « Et... vous ? »

Ce « vous » fatal, je l'attendais. Il détruisit le merveilleux effet du « pareil, pareil ! » Pourquoi « vous », puisque j'étais le même ? Simplement parce qu'entre les « tu » d'autrefois et l'entrevue d'aujourd'hui, six ans avaient passé, que ma petite cousine est une jeune fille qui pousse, tandis que j'ai fini de grandir comme elle, hélas ! moi. Je ne garderai plus ses poupées; elle se rend compte de la gravité de mes occupations, même quand je ne fais rien; l'égalité n'existe plus entre nous; l'intimité est disparue, le contact perdu. Et c'est ma faute pour une grande part !

Avant de partir, elle m'a serré la main comme une personne sérieuse. J'ai senti qu'elle aurait aimé m'embrasser encore une fois pour l'adieu. Quel sentiment l'a retenue ?... En franchissant la porte, elle s'est retournée et m'a souri avec réserve.

Oh ! malheur, ma petite cousine me respecte !

En marche

Encore un pas de plus aujourd'hui, ô Soleil, un pas de plus demain, et puis encore un pas; car, comme le dit la vieille chanson, c'est pas à pas que le printemps s'amène. Alleluia !

Il est encore lointain; il se peut que la poudrerie, la grêle et le frimas retardent sa venue; mais il vient quand même, puisqu'il est sûr qu'il disparaîtra. Il est en marche dans l'azur infini; d'heure en heure, il s'avance, méthodique et régulier comme le rouage d'une infaillible horloge. A mesure qu'il redresse ses rayons glorieux, l'ombre se raccourcit d'autant sur la neige épaisse, qui ne fond pas encore, mais qui fondra. Le temps ne fait rien à l'affaire, c'est le résultat qui compte, exactement comme pour un sonnet.

Aux vitres ont fleuri de blanches fougères; des glaçons lumineux pendent aux toits; la terre est dure, mais il est certain que les racines endormies des arbres nus sentent la clarté s'allonger d'une minute et d'une autre minute, et d'une minute encore. Dans l'obscurité du sol se pré-

pare la verte résurrection qui réjouit les yeux et les âmes.

L'hiver fournit son dernier effort; il s'épuise; il sera vite à bout d'haleine. Il aura été méchant presque par toute la terre, par sa faute à lui, le pauvre irresponsable, et par celle, plus grande, des hommes conscients. Maudite soit la guerre, semeuse de sang, de larmes et de haine !

Mais, enfin, il passe. Le printemps aussi passera; mais du moment qu'il n'est pas encore, on suppute la certitude qu'il s'en ira d'un cœur assez léger. Ce qui ne nous blesse pas déjà s'endure courageusement !

Il est heureux pour le cœur humain qu'il soit ainsi fait; autrement, il gémirait sur l'avenir aussi bien que sur le présent. Remercions Dieu de nous avoir créés tels que nous sommes, toujours prêts à sourire au nouveau avant de le regretter, car cela nous laisse l'heureuse faculté de pouvoir alterner la peine et le plaisir, comme en un triste poème se répondent les rimes sonores et voilées, éclatantes et sourdes...

II

Dans un mois, les cloches sonneront la résurrection du Christ, le retour des hirondelles et l'apparition des premiers

brins d'herbe. Dans un mois... J'y songe par ce jour bleu que traverse un vent presque tiède, et poussant là-haut des nuages pareils à de vaporeux bancs de neige. Les moineaux agités ont déjà des cris amoureux; ils se mirent dans les flaques et lustrent leurs plumes de leur bec crotté. Ils songent sans doute aux prochains travaux des nids, sous quelque toit, puisque voilà le printemps, et qu'ils ne sont jamais en retard.

Dans un mois... Peut-être aujourd'hui les érables coulent-ils. Si la sève monte, c'est que la terre se réveille, et que dans le secret des branches se préparent les bourgeons d'avril et les feuilles de mai. Beaucoup d'eau coulera avant que les arbres frémissent sous la brise, avant que les champs aient bu toute la neige qui les couvre. Mais, dans un mois, le soleil, ce grand travailleur, fera des merveilles. En possession de sa force nouvelle, il changera la face du pays. Ce prodige ne s'accomplira pas sans pluie ni bourrasques; le miracle pourtant n'en sera que plus beau.

Dans un mois, le merle de l'an dernier qui sifflait sur une cheminée, bien avant Pâques, saluera peut-être à la même place le coucher du soleil, et les corneilles au vol pesant qui se dirigent vers la monta-

gne passeront, un de ces matins, en jetant leur cri rauque dans l'espace immense.

Dans un mois, beaucoup d'hommes naîtront, beaucoup d'hommes mourront; mais ce sera le printemps quand même, —le printemps fugitif pour ceux qui naissent, le printemps éternel pour ceux qui meurent...

La paix

« Donnez-nous la paix de l'âme ! »

C'est la dernière ligne d'un livre que mon ami vient de lire, entre deux travaux de traduction. Il me répétait cette phrase avec supplication et piété, sachant que je la comprendrais, moi qui cherche aussi la paix spirituelle sans la trouver.

La paix n'habite ici-bas que le cœur des saints, des humbles et des petits enfants. Etre un saint n'est pas facile, un humble, non plus, un petit enfant, lorsqu'on l'est, on l'ignore, — et l'état d'homme se manifeste par une agitation intérieure.

La paix de l'âme est évidemment le bien suprême; c'est le bonheur que le prêtre nous souhaite à l'église : Que la paix soit avec vous !

Paisible dans sa raison, paisible dans son cœur, paisible dans ses désirs, ses ambitions, paisible dans sa volonté, l'homme possédant toute cette paix, ce calme souverain, cette infinie tranquillité de l'être, s'il existe tel que je l'imagine, il me fait pleurer d'envie !

Mon ami ne la connait pas; je ne l'ai jamais rencontrée. La paix de l'âme

provient sans doute de la vertu : nous pouvons donc y renoncer ! C'est sur un fond de « troubles » que nous essayons d'établir la paix en nous; comme la maison bâtie sur le sable, elle ne résiste pas aux perpétuelles instabilités de nos esprits.

Quand nous aurons la paix intérieure, nous serons bien près de Dieu. Nous ne crierons plus tumultueusement après elle, — qui ne répond pas au bruit, mais au silence. Notre nature aura fait de grands progrès dans ce temps-là !

« Donnez-nous la paix de l'âme ! » Donnez-la-nous « toute faite, » car nous sommes incapables de l'acquérir petit à petit; accordez-la-nous comme un don, par pure bonté, car il nous est impossible de la mériter par nos œuvres turbulentes, — à moins que la Grâce nous illumine subitement et nous apaise pour toujours.

Ainsi soit-il !

Table des matières